Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 1 (1907)

Artikel: Venise au XVIIIe siècle
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-751159

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VENISE AU XVIIIe SIÈCLE.

M. Philippe Monnier est sans aucun doute le plus artiste de nos écrivains romands, j'entends le plus constamment, le plus tyranniquement préoccupé d'individualiser son style, de le polir, de le fleurir, de le parer, de le singulariser même. Et cela prête à ses oeuvres un charme de saveur et d'originalité, si, d'ailleurs, dans un in-octavo de quatre ou cinq cents pages, cette inquiétude, cette obsession d'une forme qui ne ressemble à celle de personne, peut produire, chez les uns, quelque agacement et chez les autres, quelque fatigue. Mais il y a tant de grâce alerte, tant de distinction facile, tant de profonde sensibilité et d'observation aiguë dans les livres de Monnier, tant d'esprit aussi et de poésie, qu'on ne songe plus à lui reprocher l'impressionnisme sautillant et fignolé de sa langue et de sa manière.

Après son large et brillant tableau du QUATTROCENTO, voici que ce fin connaisseur et cet amoureux de l'Italie nous donne VENISE AU XVIIIe SIÈCLE*). Philippe Monnier ne pouvait choisir un sujet qui convînt mieux à son talent. Il est surtout peintre, ou, du moins, il se plaît surtout à peindre. A coup de petites notations innombrables et d'une pittoresque précision, il excelle à reconstituer l'aspect et l'âme d'un coin de nature, ou d'un moment de vie. Il a, en particulier, un don remarquable d'intuition rétrospective, et il semble qu'il ait été le contemporain de tous les siècles italiens ressuscités par sa plume évocatrice.

Mais nous sommes à Venise. La reine de l'Adriatique marche vers son déclin. Elle n'est plus ce qu'elle avait été, elle ne le sera jamais plus: „Elle n'est plus ce qu'elle était, quand elle avait été si grande, dit Monnier; quand elle s'était dressée en face de l'invasion et en face de l'élément; quand, avec les marbres de l'Istrie et des Alpes carniques rapportés sur ses barques, elle avait bâti une maison digne d'elle à son âme romaine, et quand, levée comme un seul homme, elle courait à la passe de Malamocco, avec S. Marco pour général! Alors, elle avait été si grande. Elle avait résisté à l'Empereur, aux rois de Hongrie, au Turc, au Grec, au Génois; elle s'était mesurée avec les barbares et les pirates, les corsaires et les Normands, les janissaires et les Uscoques,

*) Un vol. in-8, Payot et Co, éditeurs, Lausanne.

avec l'Europe entière contre elle liguée à Cambrai; elle avait conquis les côtes de son golfe, Chypre et la Morée, les Cyclades et Candie, planté l'étendard au Lion sur les murs de Bysance et d'Athènes. Tout l'Orient était peuplé de ses citadelles, de ses consuls et de ses comptoirs; les routes du monde étaient marquées par la fiente de ses caravanes; les Mongols, les Persans, les Arabes, les Hindous ne connaissaient d'autre monnaie que la sienne". Non seulement son commerce et sa richesse étaient immenses, mais elle émerveillait le monde par sa gloire et sa beauté. La cité magnifique ne s'était-elle pas édifiée avec des trophées? Et quel spectacle Venise ne devait-elle pas offrir, lorsque „de temps à autre, au sommet du Campanile dressé comme un mât de navire, la vigie jetait son cri, les cloches de S. Nicolo du Lido se mettaient à chanter, et qu'à l'horizon apparaissaient les galères triomphales?"

Elle avait eu des hommes égaux à son destin, des capitaines, des magistrats, des savants, des artistes. Elle avait superbement travaillé pour les Plutarques de l'avenir. Puis, la vieillesse s'était montrée. La mort était proche. Au dix-huitième siècle, la Sérénissime se couche pour mourir. „Mais cette agonie est sans râle, mais cette heure dernière est un moment de grâce, mais son dernier soupir se résout en musique. Jamais la vie ne lui sembla plus belle qu'au moment de la perdre; jamais elle ne la fit aussi belle autour d'elle; et pareille au soleil s'abîmant dans la mer, elle jette aux choses qu'elle quitte un inoubliable adieu de clarté". Car, jusque dans sa mort, elle met de la grandeur.

C'est donc Venise finissante que M. Ph. Monnier a entrepris de décrire et de raconter. Il l'a fait avec une science attachante et sûre, avec une tendresse diligente et souriante; s'il y a de la mélancolie dans son coeur, il n'y a que de l'enchantement dans ses yeux.

Venise demande le bonheur au plaisir et ne désire rien de plus. Assez d'héroïsme, assez de génie! Assez de luttes, assez d'efforts! „La mer"! criaient les Grecs de Xénophon. „La mer", pour les Vénitiens du XVIIIe siècle, c'est le repos facile et léger après le travail épique accompli par les ancêtres. On était las de conquérir, las de vaincre, las de s'enrichir, — las de tout ce qui n'était pas la joie. „Pour une fois, les hommes se sont ima-

ginés d'oublier, de sourire, de jouir sans autre, d'être candidement et simplement heureux, et on dirait qu'ils y ont réussi." Chacun s'exclame avec Casanova: „Il y a du bonheur sur la terre"! Il n'y a que cela, il faut qu'il n'y ait que cela, puisque aussi bien cela seul vaut la peine de vivre.

Nous sommes transportés dans une ville de rêve voluptueux et un peu fou. Avec son cortège de mascarades, de sérénades et d'embarquements pour Cythère, Venise court gaîment au gouffre. Elle est, pour Foscolo, „la Sybaris de l'Europe", pour Algarotti, „le libre et bienheureux séjour des plaisirs et des grâces", pour la comtesse Wynne de Rosenberg, „l'état le plus délicieux pour l'homme libre et désoeuvré." Des aventures galantes, une fête perpétuelle, une négligence dédaigneuse de tout le reste, voilà Venise: „Amollie par la paix, explique Monnier; n'intervenant plus dans les intérêts et les conflits débattus autour d'elle; gardant en face des puissances qui se disputent ou se déchirent une attitude de paix armée et surtout désarmée; suivant à l'extérieur une politique toute d'aménité et de courtoisie; suivant à l'intérieur une politique toute d'indulgence et de laisser-aller; n'entretenant les ambassadeurs en résidence dans ses palais que des billevesées du doux rien-faire; et n'ayant acquis, dirait-on, au cours de sa longue expérience, qu'une défiance infinie et la sagacité diplomatique du vieillard, la vieille République n'a désormais d'autre histoire que celle des peuples heureux". Rien ne s'y passe! Ou presque rien. „Voyez, raillait le Français Ange Goudar, que de besogne la Sérénissime a fait en moins de cinq lustres: elle a réformé les taureaux, les chiens, les jeux, les bisques, les boutiques, les rendez-vous, les chambres, les assemblées, les places, les villes, les saints, les cartes, la bassette, le pharaon, le ridotto". Pourvu qu'on ne moleste pas le gouvernement et qu'on respecte la religion, tout est permis. Dès 1717, le poison des Inquisiteurs n'est-il pas éventé dans les boîtes, et la recette ne s'en est-elle pas perdue? Les Plombs et les Camerotti détiennent-ils, pendant tout le siècle, plus de sept à huit prisonniers en moyenne?

On s'amuse. La population n'a pas d'autre idée en tête, — „poètes et parasites, perruquiers et usuriers, virtuoses, filles galantes, ballerines, comédiennes, croupiers de banque, courtiers d'amour, tout ce qui vit du plaisir et l'alimente". Le décor est, du moins,

à la hauteur du spectacle. Hors des palais, qui écrasent par leur solennité, la vie se répand, allègre et gentiment désordonnée, sur la Piazza, sur la Piazzetta, sous les arcades, le long du Grand Canal, devant les boutiques, dans les cafés. „Il n'y a pas de nuits, ou il n'y a que des nuits blanches. Il y a sept théâtres, deux cents cafés toujours ouverts, un nombre infini de casini, qui allument leurs bougies à deux heures du matin . . . On y vit hors de chez soi, et hors de soi, en un discret tumulte".

Vita somnium breve! Toute peine, toute angoisse sont insupportables. Le rire est le geste naturel, et comme le geste unique, de l'âme. Facéties et calembredaines remplissent les heures. Vacarme et bacchanal les distraient. Le sérieux est abhorré. La Sérénissime n'a pas de pire ennemi que l'ennui. L'abbé Lazarini ayant fait représenter une tragédie, plutôt lugubre, un Vénitien se jura de venger le public et composa une „archisupratragissime tragédie" du tour le plus grotesque. Dans cette drôlerie, comme la scène demeure soudain déserte, et que les auditeurs s'impatientent, et qu'ils frappent des pieds, et qu'ils réclament la suite de l'histoire, le souffleur sort de son trou, bonnet sur le front, lumignon à la main, et annonce gravement: „Je m'aperçois que vous attendez que quelqu'un vous apporte des nouvelles de la bataille; vous attendrez en vain; ils sont tous morts." La comédie et le vaudeville sont partout. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire le titre des ouvrages qui paraissent, de feuilleter les mémoires contemporains, — ceux de Casanova, de Da Ponte, de Goldoni, de Carlo Gozzi, d'Antonio Longo, — de recueillir dans les gazettes la chronique de Venise festoyante et dissipée. „si rida! . . . Qu'on rie! . . . Avec le talisman de ce mot magique, on défie tous les obstacles, de même qu'on prévient tous les malheurs. On est plus fort que la bêtise et le chagrin. On aide la vie. Oui, ridiamo a duetto! comme écrivait le savant abbé Niccolo delle Laste à Marco Forcellini son ami". Et le Carnaval dure six mois de l'année. Et les six autres mois ne sont guère moins carnavalesques!

Il ne faudrait pas résumer VENISE AU XVIIIe SIÈCLE. Il faudrait lire, et relire, ces chapitres qui ont dû coûter tant de recherches et qui, dans leur toilette exquise, sont d'une intense vérité: celui sur „la vie légère", celui sur „les fêtes, le Carnaval,

la villégiature", celui sur l'amour et les femmes, celui sur les gens d'esprit, celui sur la musique, cet autre sur „les petits maîtres italiens", ou sur le théâtre, ou sur Goldoni, ou sur Carlo Gozzi, ou sur Casanova, ou sur „les bourgeois", ou sur le peuple de la Sérénissime, sur cette famille vénitienne dont Goethe appelait le doge „le grand-papa". Nous sommes forcés de nous borner, et nous allons au chapitre final, qui est pour nous le plus significatif et le plus fécond en enseignements. Un protestant et un Suisse romand ne trouverait-il pas un thème à moraliser là même où la morale n'eut que faire?

Est-il rien de plus poignant que l'agonie de Venise? On a désappris le travail, on a dilapidé sa richesse. „On voit la misère qui affleure aux trous du manteau pourpre ramagé d'or. Pour quelques palais qui se restaurent, pour quelques églises qui s'inaugurent, que de façades qui se lézardent, et de parois qui se crevassent, et de fenêtres bouchées avec des bouts de planche: que de gloires s'écaillant par morceaux!" Bien plus, tout est à vendre, les blanches statues, les toiles royales, les demeures splendides. Tellement que Gozzi comparait la République à „une vieille p... vendant ses meubles". On a trop ri: l'industrie chôme, le commerce languit, le luxe s'exaspère et la lèpre de la décrépitude menace même les maisons qui furent les plus opulentes. Par surcroît, „une gangrène invisible accomplit son oeuvre sûre, mêlée au parfum des essences, une odeur monte d'organisme où les vers sont déjà." Sur le fumier de l'insouciance et de la paresse sont écloses les fleurs de débauche et de luxure. La corruption est à son comble. On dirait une cour de l'Arétin. Que si les moeurs de Venise ont leur excuse dans celles du siècle, il y a cependant là quelque chose de plus qu'ailleurs: l'indulgence que rencontre le vice, „comme si la capacité de s'indigner était perdue et qu'on n'eût plus la faculté de rougir". Tous les liens sont relâchés, tous les freins abolis, toutes les licences déchaînées.

Folie, bacchanal, carnaval! Et Bonaparte arrive. Et sa bande de soudards est aux portes de Venise. „Condulmer refuse de défendre la capitale. Zusto, Provéditeur aux Lagunes, envoie sa démission. Pesaro, exécutant son projet, s'est enfui en Autriche. Alors, elle baisse la tête et la tend au bourreau." Ainsi tomba la ville qui avait triomphé de l'Europe et de la mer, après

quatorze siècles d'altière indépendance! Littéralement, elle était morte de rire.

Le sort de Venise ne rappelle-t-il pas celui de la Suisse au XVIIIe siècle? Après les périodes héroïques, la rapide et l'implacable décadence. Ce n'est pas que la vieille Confédération des XIII cantons eût mené une existence bien folâtre. Mais elle s'était enrichie, et le service militaire à l'étranger lui avait apporté, avec l'argent, le goût de ces plaisirs où Venise chercha le bonheur. Et, quand les Français envahirent le pays, nos ancêtres ne firent, sauf sur quelques points, pas meilleure résistance que les sujets de la Sérénissime.

L'esprit n'est-il pas sollicité par de plus prochaines tristesses? Le développement d'un mercantilisme exaspéré, avec tout ce qu'il recèle de dangers pour l'intégrité de nos moeurs, de notre caractère national, de notre ombrageuse et salutaire fierté helvétique, ne nous poussera-t-il pas, lentement, sur la pente où les peuples glissent vers les grasses et mornes fatalités de la déchéance? . . . Mais laissons là les sombres prophéties! Toujours est-il que VENISE AU XVIIIe SIÈCLE, de Philippe Monnier, n'est pas uniquement un beau livre, admirablement documenté, pensé par un poète, écrit par un artiste: que l'auteur l'ait voulu ou non, l'oeuvre est de celles qui dépassent leur cadre et qui, en faisant revivre le passé, projettent des clartés dans l'avenir. Et des clartés qui avertissent et qui troublent.

VIRGILE ROSSEL.

□□□

GARTEN- UND GÄRTNERKUNST

GLOSSEN ZUR MANNHEIMER GARTENKUNST-AUSSTELLUNG.

Es könnte eine launige Kunstgeschichte so geschrieben werden, dass ihre Entwicklungen sich zwischen Gelehrsamkeit und künstlerischer Auflehnung vollzögen, wobei der Gelehrsamkeit natürlich nur eine hemmende Wirkung zugesprochen werden könnte. Wie die Gotik dem entdeckten Altertum zuliebe abgebrochen wurde, und sich aus der Renaissance doch wieder durchs Barock zum Rokoko der auflehnende Künstlergeist durchrang, aus Gelehrsamkeit zum eigenwilligen Schaffen, und wie dann der Baukunst